

THEME : *LE CHRISTIANISME ET LES AUTRES RELIGIONS AU SENEGAL.*
LE DIALOGUE ISLAMO-CHRETIEN : APPROCHE, REALITES ET DEFIS.

(Par Abbé Isidore NDIONE)

Introduction

En parlant de religions au Sénégal l'on pense inévitablement à l'islam et au christianisme. Ce sont les deux confessions (religieuses) majoritairement pratiquées par les Sénégalais avec une forte dominance de l'islam.

Au Sénégal (95 % de musulmans et 5 % de chrétiens), même si des débats sont organisés sur la question du dialogue islamo-chrétien, et qu'il existe une bonne cohabitation avec une réelle « tolérance » entre les chrétiens et les musulmans, on peut constater tout de même que les deux communautés semblent parfois s'ignorer dans leur doctrine et n'osent pas soulever cette question dite sensible.

1. Quelques aspects de l'islam sénégalais

C'est au X^e siècle que commença l'islamisation du Sénégal qui serait partie de la Mauritanie par le prédicateur marocain Abdallah Ibn Yacine (*Vivant Univers*, 2015, 38-40). Cette islamisation ne se fit pas sans heurts et avait marqué le pas jusqu'au XIX^e siècle. Le Tékrur, premier royaume fondé vers le IV^e siècle autour de l'estuaire du fleuve Sénégal, fut alors islamisé à l'exception des sérères qui migrèrent vers le sud du pays et s'installèrent dans le Sine et le Saloum.

À ses débuts, l'islamisation fut plus oligarchique que populaire. Et on attribue la grande vague d'islamisation par de grands chefs religieux comme Cheikh Ahmadou Bamba et El Hadji Malick Sy durant les premières années du XX^e siècle. La réussite de la pénétration de l'islam au Sénégal s'explique d'une part par la coexistence et l'enrichissement dans la ligne de foi plutôt que dans la fusion de deux croyances différentes. Autrement dit, l'islam n'a pas essayé de déraciner les croyances traditionnelles mais s'en est accommodé. D'autre part, l'islam sénégalais est un islam soufi et de confréries dont le trait dominant est la notion de guide spirituel, du cheikh qui organise la confrérie. Il faut préciser d'ailleurs que l'islam sénégalais est essentiellement confrérique et les marabouts constituent un maillon essentiel dans cette religion. Il y a toujours dans l'islam une double dimension : la science et la mystique. Au Sénégal, les confréries sont les principaux vecteurs de l'islamisation. Le tidjjanisme, par exemple, s'est opéré en milieu urbain tandis que le mouridisme s'est beaucoup développé en milieu rural.

Le mouridisme est fondé, à la fin du XIX^e siècle, par Ahmadou Bamba Mbacké ou Serigne Touba (1853-1927) plusieurs fois par l'administration coloniale, au Gabon, en Mauritanie, à

Thiéyène dans le Djiolof. Il rendit l'âme à Diourbel et fut inhumé à Touba. La confrérie mouride, créée par Serigne Touba, a fait l'objet d'une abondante littérature. On retiendra surtout, de l'œuvre de Cheikh Ahmadou Bamba, le mysticisme (la voie soufie). Sa vie comme ses prédications sont profondément imprégnées de cette quête de l'Absolu, du divin qui est la caractéristique propre aux grands mystiques. La plus grande originalité de la doctrine mouride réside dans l'exaltation du travail.

La Tidjiania (ou tidjianisme), quant à elle, est une confrérie dont la spiritualité est tournée vers le prosélytisme mais aussi vers l'action. Au Sénégal, il y a trois branches de tidjianisme :

- Les descendants d'El Hadji Omar Tall, surtout pour les Toucouleurs du Fouta Toro, des régions de Kaolack, Tambacounda, Médina Gounas, Casamance, Gambie.
- Elhadji Malick Sy et sa famille sont titulaires du Khalifa à Tivaouane qui est un haut lieu de pèlerinage des musulmans sénégalais.
- Les descendants d'El-Hadjar Ibrahima Niassé, établis à Kaolack qui est aussi un des pôles du Tidjianisme sénégalais. Ils entretiennent des relations étroites avec l'Émir de Kano au Nigéria où une branche de la confrérie compte plusieurs millions d'adeptes.

À côté de ces grandes tendances du tidjianisme sénégalais, il existe les layènes, une confrérie qui est fondée en 1881 par un pêcheur lébou de Yoff qui s'appelle Laye Thiaw (1845-1929), plus connu sous le nom de Limamoulaye dont un poisson génie lui révèle sa mission. Ce dernier commença sa prédication en 1883 et prône la pureté (ses fidèles portent un vêtement blanc lors des grands rassemblements). Il insiste beaucoup sur l'égalité entre les castes, les hommes et accorde beaucoup d'importance à la charité. Les layènes se recrutent presque uniquement chez les Lébous du Cap-Vert. Enfin, il y a la confrérie des qadrs issue de Abdoul Khadre Djieylani qui est aussi un descendant du prophète Muhammad.

2. Quelques aspects du christianisme sénégalais

Pendant que la plupart des Églises catholiques d'Afrique fêtent depuis quelques années leur premier siècle d'existence, celle du Sénégal a déjà un demi-millénaire d'âge. C'est au XV^e siècle que le navigateur portugais Dinis Dias avait découvert l'île de Palmas, rebaptisée plus tard par les Hollandais. En décembre 1481, les Portugais construisent la première chapelle en pierre à Gorée, en face de la presqu'île du Cap Vert, sur laquelle devait être construite, à partir de 1857, la ville de Dakar.

Des comptoirs commerciaux étaient créés sur la côte au sud-est du Cap vert, où s'organisaient des petites communautés luso-africaines, que visitait un prêtre jésuite portugais en 1608. En 1659, les Français ont fondé un comptoir à l'embouchure du fleuve Sénégal et l'ont baptisé Saint-Louis, en

l'honneur du roi de France. L'évangélisation se poursuivait à un rythme discontinu car les missionnaires européens étaient souvent victimes des épidémies, des naufrages et des guerres et l'islam à cette époque constituait un frein à l'évangélisation. Outre cela, il y'avait l'attachement de la population locale surtout les sérères à la religion traditionnelle. Malgré toutes ces difficultés, l'évangélisation est marquée par l'implantation d'un chapelet de congrégations tout au long de la côte du pays où elle s'accélère au XIX^e siècle grâce aux missionnaires français.

Les grandes figures qui ont marqué l'évangélisation du Sénégal étaient la mère Anne Marie Javouhey, fondatrice de la congrégation des sœurs de Saint Joseph de Cluny, et le Père François Marie Paul Libermann. C'est par la Mère Javouhey et la congrégation féminine de Saint Joseph de Cluny que l'évangélisation commence vraiment, en mars 1819, au Sénégal. Dès leur arrivée, les sœurs ouvrent une école pour les enfants indigènes et européens, restaurent l'hôpital de Saint Louis. Selon **André Picciola**, « les Sœurs de Saint Joseph de Cluny désiraient beaucoup travailler à l'évangélisation des enfants de Saint-Louis, mais leur ambition fut vite ramenée à de plus modestes proportions. Leur nombre était trop faible face à une population depuis longtemps gagnée par l'islam et qui n'avait pas senti le besoin de changer de croyance. »

La question du clergé local s'est toujours posée depuis longtemps. Les décès croissants des missionnaires européens incitent les chefs de la mission locale à former des sénégalais au sacerdoce. Monseigneur Kobès et ses successeurs avaient entrepris de former le maximum de jeunes chrétiens sénégalais, mais avec beaucoup de difficulté, à cause des mentalités sénégalaises n'étaient pas du tout enchantées à cette forme de vie.

3. Vatican II et les musulmans

« Nostra Aetate » et le dialogue islamo-chrétien.

Il est intéressant de revisiter la déclaration conciliaire sur les relations de l'Église avec les « religions non chrétiennes » afin de mieux penser le dialogue entre chrétiens et musulmans.

Il n'est pas rare de nos jours de voir se multiplier des appels et des initiatives pour favoriser le dialogue entre chrétiens et musulmans. Mais devant la flambée de violence et la montée des intégrismes en tout genre, ces appels font l'objet d'une observation de plus en plus critique. Pour certains, les démarches de dialogue occultent un scepticisme généralisé. Pour d'autres, elles cachent une difficulté réelle liée à la complexité des rapports entre les deux traditions religieuses.

Un nouveau regard sur les musulmans dans la déclaration *Nostra Aetate*.

Bien que le débat théologique entre christianisme et islam ne se soit pas interrompu, la déclaration conciliaire sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes (appelée *Nostra Aetate* ou « A Notre époque ») marque une étape importante dans les rapports aux musulmans. Mais il sied de remarquer que les passages réservés à la religion musulmane (§. 3) sont rythmés par cinq

paragraphes où sont affirmées les relations entre l'Église et chacune des religions, de la plus lointaine (bouddhisme, hindouisme) à la plus proche (judaïsme).

Au cœur de la déclaration apparaît son actualité. Malgré sa brièveté, la déclaration évoque avec beaucoup de lucidité le rapport aux musulmans. Faisant allusion à Grégoire VII (1015-1085) pour lequel ces derniers sont considérés positivement, le texte rappelle l'adoration par les musulmans du Dieu unique et miséricordieux, ainsi que leur soumission aux décrets divins en attendant le jour du jugement. Au terme de ce passage et après avoir souligné la similitude dans la reconnaissance des mêmes patriarches et prophètes, les évêques, réunis en concile, incitent les chrétiens au dialogue avec ceux qui honorent le prophète Jésus et Marie, sa mère virginale.

3.1 Le contexte historique et théologique du tournant conciliaire

Historiquement, la déclaration s'enracine dans l'après deuxième guerre mondiale.

Toutefois, pour rendre compte de l'originalité de cette déclaration et de son élargissement à l'ensemble des religions, il n'est pas inutile de la comprendre à la lumière de la totalité des actes conciliaires. La déclaration *Nostra Aetate* prolonge une attitude qui a marqué l'esprit du concile : Vatican II est l'unique concile dans l'histoire de l'Église qui ne justifie pas les positions « orthodoxes » en condamnant les tendances « hérétiques ». Bien au contraire, il opère un acte réflexif en faisant retour sur l'identité de l'Église en relation avec autrui.

Deux constitutions, dogmatique (*Lumen Gentium*) et pastorale (*Gaudium et Spes*), ont permis un changement considérable dans le regard de l'Église sur elle-même et dans ses rapports au monde.

3.2 Les fondements du dialogue à la lumière de la déclaration conciliaire.

Que devient le dialogue entre chrétiens et musulmans à la lecture de cette déclaration ? L'analyse du troisième paragraphe laisse émerger trois soubassements fondamentaux pour le dialogue avec ceux qui adhèrent à la religion coranique.

D'abord la recherche des points de convergence. Ne s'arrêter qu'à ce qui différencie radicalement deux religions risque de les juxtaposer, voire même de les opposer. Les Pères conciliaires empruntent le chemin inverse : ce n'est qu'en s'attardant à ce qui relie que la différence se montre comme une marque de singularité ouverte sur la diversité. Dans une rencontre, deux extrêmes sont à éviter : le rejet de l'autre au nom de la différence, sa récupération à cause de la similitude. Le premier aboutit au refus, le second à l'amalgame. Si tout n'est pas pareil, la rencontre ne peut se construire sur une négation systématique de la ressemblance.

Le deuxième soubassement souligné par la déclaration apparaît dans la désignation de l'interlocuteur. Il est frappant de voir que le texte n'évoque jamais l'islam comme une entité ou

comme une religion, mais il parle des "musulmans". Ce constat conduit à formuler une remarque : loin d'être un échange entre systèmes religieux, le dialogue est avant tout la rencontre de personnes qui croient et qui cherchent dans leur vie à honorer ce qu'implique leur foi. La déclaration ne se prononce pas sur la foi musulmane, mais elle se montre comme une invitation à faire sortir le dialogue d'un jeu de miroir où l'autre est perçu comme le représentant d'un système de croyances. Dans ce sens, le texte incite à rechercher les profondeurs de la personne qui vit sa foi et qui, dans sa quête, rencontre d'autres témoins impliqués dans leur tradition religieuse. Le dialogue s'apparente davantage, suivant cette logique, à une rencontre entre témoins de l'unique Dieu plutôt qu'à un débat d'idées.

L'ultime fondement qui jaillit de ce court passage prolonge les deux précédents : dialoguer c'est d'abord œuvrer pour l'humanité dans son ensemble afin de promouvoir, comme il est dit à la fin du troisième paragraphe, "la justice sociale, les valeurs morales, la paix et la liberté". La dimension anthropologique est une assise fondamentale de tout dialogue entre chrétiens et musulmans. Une assise qui rejoint la "colonne vertébrale" de la déclaration, à savoir l'unité du genre humain comme base de la reconnaissance mutuelle. Se retrouver avec autrui n'a de portée que si on se donne comme priorité d'humaniser les rapports entre les êtres humains ainsi que la société dans laquelle ils s'expriment.

3.3 Perspectives ouvertes par *Nostra Aetate*

L'analyse de *Nostra Aetate* dans son contexte permet d'élargir le regard et invite à souligner quelques points de vigilance.

- Le premier est directement lié à la déclaration. Afin d'éviter que le dialogue entre deux interlocuteurs se transforme en une bipolarité qui risque d'enfermer l'une et/ou l'autre partie, il y a sans cesse à veiller pour que chaque dialogue particulier préserve une place aux autres traditions religieuses. Le dialogue entre chrétiens et musulmans ne peut se résumer à un front contre une autre religion, mais doit se penser en rapport avec elle.

- D'où le deuxième point d'attention : si la déclaration invite à situer la rencontre singulière dans une perspective interreligieuse, elle met en œuvre un regard différencié sur les religions. Autrement dit, le dialogue dans une perspective chrétienne doit rester attentif à la singularité de chacune des religions. S'il ne s'agit pas d'occulter les réalités religieuses, il ne convient pas d'homogénéiser et d'uniformiser tous les rapports.

- Dans ce va-et-vient émerge une troisième mise en garde qui s'avère être une des conditions majeures pour toute ouverture à autrui. La reconnaissance de la pluralité externe à une religion ne peut s'effectuer que par une acceptation de sa propre diversité interne. Le dialogue interreligieux - et a fortiori entre chrétiens et musulmans - est directement lié et ne peut être que traversé par le

dialogue œcuménique entre les différentes confessions chrétiennes. C'est ce dynamisme qui invite à voir, à la racine de *Nostra Aetate*, les autres constitutions, décrets (notamment celui sur l'œcuménisme) et déclarations. Il s'agit de s'accepter soi-même dans sa diversité pour **Vivre ensemble une histoire commune conduit à repérer une troisième exigence** : reconnaître l'autre dans sa différence.

Différencier les niveaux du dialogue permet en effet de mieux mesurer les conditions, les implications et les enjeux de chacun. Le dialogue au sens de convivialité suppose une démarche qui ne recouvre pas totalement une rencontre prenant la forme d'une discussion et de débat. Et ces derniers se distinguent d'un dialogue qui s'exprime par un partage d'expériences spirituelles. Très souvent, la confusion entre ces niveaux génère une ambiguïté et empêche de faire apparaître la fécondité de chacune de ces formes de rencontre.

Dans la perspective de *Nostra Aetate*, le dialogue se définit moins comme la volonté de convertir l'autre à soi. S'il demeure un long chemin fragile et subtil, exigeant et complexe, le dialogue appelle sans arrêt à convertir les fausses images de l'autre, pour favoriser une rencontre de vérité qui met fin à l'intolérance réciproque.

4. Quelques points de divergence et limites du dialogue

Dans l'islam, il y a deux rejets majeurs de la Trinité. Le Coran condamne deux formes d'associations : l'affirmation « Trois » et la filiation divine du Christ.

1. La Trinité selon le Coran. L'islam affirme que les chrétiens, par rapport à Dieu, disent Trois (Thalâtha). Voici ce qu'en dit le Coran à la sourate 4 An-Nisâ' (sourate « les femmes ») au verset 171 : « Ne dites pas « Trois ». Cessez ! Ce sera meilleur pour vous. Allah n'est qu'un Dieu unique. Il est trop glorieux pour avoir un enfant... ». Mais qu'entend vraiment le coran par trois ? Dieu serait le troisième d'une triade ? (1) Nous en avons l'explication par le Coran lui-même, notamment à la sourate 5 Al-Mâ-Idah (la table servie) au verset 116 : « (Rappelle) le moment où Allah dira : « O 'Isâ, fils de Maryam, est-ce toi qui as dit aux gens : Prenez-moi, ainsi que ma mère, pour deux divinités en dehors d'Allah » ? ». On trouve également un peu plus haut dans la sourate au verset 73 : « sont également mécréants ceux qui disent : « Allah est la troisième personne de la Trinité » alors qu'il n'y a qu'un seul Dieu ». Les chrétiens sont donc accusés d'associer à l'unique divinité de pseudo-divinités que seraient 'Isâ et Maryam (2) ! Nous sommes très loin de la Trinité chrétienne telle que nous l'a révélée le Christ.

2. Jésus, Fils de Dieu. L'autre rejet de la Trinité chez les musulmans est l'affirmation maintes fois répétée « Dieu n'engendre pas et n'a pas été engendré (sourate 112, 3). Mais la conception de cet

engendrement chez les musulmans est une conception purement charnelle et physique de Dieu avec Maryam. Encore une fois, jamais les chrétiens n'ont soutenu cette doctrine que l'islam leur attribue.

5. Pour le Catéchisme de l'Église :

Catéchisme de l'Église catholique : la Trinité est Une. Nous ne confessons pas trois dieux, mais un seul Dieu en Trois personnes. « La Trinité est substantielle. » (Constantinople II en 553). « Le Père est cela même qu'est le Fils, le Fils cela même qu'est le Père, le Père et le Fils, cela même qu'est le Saint-Esprit, c'est-à-dire un seul Dieu par nature. » (Concile de Tolède en 675)

« Chacune des trois personnes est cette réalité, c'est-à-dire la substance, l'essence ou la nature divine » (Cc. Latran IV en 1215). Les personnes divines sont réellement distinctes entre elles. « Dieu est unique mais non pas solitaire » (Fides Damasi). « Père », « Fils », « Esprit Saint » ne sont pas simplement des noms désignant des modalités de l'être divin, car ils sont réellement distincts entre eux : « Celui qui est le Fils n'est pas le Père, et celui qui est le Père n'est pas le Fils, ni le Saint-Esprit n'est celui qui est le Père ou le Fils » (Cc. Tolède XI en 675). Ils sont distincts entre eux par leurs relations d'origine : « C'est le Père qui engendre, le Fils qui est engendré, le Saint-Esprit qui procède » (Cc. Latran IV en 1215). L'Unité divine est Trine. (3) Misericorde divine.fr *La vision musulmane de la Trinité, consulté 22 mars 2019 à 21h 00*.

La démarche du dialogue doit aussi être de rechercher à combattre l'incompréhension. À l'heure où une mauvaise lecture des événements mondiaux, dominés par la violence et le fondamentalisme religieux, ou des fois une certaine manipulation des médias pousse à confondre l'islam au terrorisme, le dialogue islamo-chrétien se pose de plus en plus comme une nécessité.

Pour nous chrétiens : être sel de la terre et ferment du monde ; sommes-nous pour le dialogue islamo-chrétien ?

Aujourd'hui, sommes-nous vraiment pour le dialogue ? Sommes-nous prêts à aller vers l'autre ? A leur parler de nous et à accepter de les écouter nous parler d'eux-mêmes ? Croyons-nous au dialogue, c'est-à-dire à une pacification du vécu entre musulmans et chrétiens malgré ce qui les oppose, et cela à tous les niveaux ? Si nous sommes sel de la terre et lumière du monde selon l'injonction biblique, alors osons mettre la main dans la pâte et acceptons que nous avons parfois à emprunter des chemins sur des terrains glissants où chaque communauté religieuse devra à son tour et au moment opportun, prendre la barre pour guider cette barque qu'est la société et le pays vers des destinées harmonieuses et idoines pour tous.

Il y a, certes, des divergences de vue entre les deux religions mais l'islam recommande le respect envers les « Gens du livre », envers la foi et le culte des chrétiens. Le Coran recommande de ne discuter avec eux que « de la meilleure des manières. »

6. La religion dans les médias au Sénégal

Peuplé d'environ 13 millions d'habitants, le Sénégal est un pays qui jouit d'une longue stabilité politique et sociale. Il compte 95 % de musulmans, mais l'esprit de tolérance s'y est très tôt manifesté. Sur le plan institutionnel, la conduite des affaires, de 1960 à 1980, par un président chrétien, en la personne de Léopold Sédar Senghor en est une belle illustration. Un acquis à préserver à tout prix au moment où notre sous-région est menacée par des forces centrifuges comme au Mali. Alors que la plupart des pays africains étaient régis par des partis uniques sous des dictatures militaires ou civiles à partir de 1960 (année des Indépendances) et n'ont opéré des réformes politiques que dans les années 1990, les autorités sénégalaises avaient déjà anticipé les revendications démocratiques.

Ce choix politique et la gestion qui en est faite par les acteurs de l'espace public, vaut au Sénégal d'être régulièrement cité sur la scène internationale, comme un exemple de démocratie, respectueux des droits de l'Homme et de la liberté de presse. À l'instar du système politique, le système médiatique sénégalais est devenu pluraliste après quelques années de monopole de l'État sur les médias. Il compte, aujourd'hui, au moins une dizaine de chaînes de télévision dont trois religieuses, une radio publique avec ses stations régionales, une vingtaine de radios privées commerciales, une soixantaine de radios communautaires, 20 quotidiens dont *Le Soleil* (média public), de nombreux périodiques et plusieurs journaux en ligne. Pour l'essentiel, ces médias sont présents sur la toile mondiale. Cette dynamique médiatique est allée de pair avec la mise en place de groupes de presse privés devenus, au fil des ans, de véritables entreprises dont, *Sud-Communication*, *Futurs-Médias*, *Wal-Fadjri*, *Avenir-Communication*, *D-Media*.

La vie publique au Sénégal est caractérisée par l'esprit de compréhension mutuelle entre les différentes communautés religieuses que sont l'islam, le christianisme, les croyances traditionnelles et les autres cultes plus ou moins importants dans notre pays. Cet esprit se reflète jusque dans les cimetières communs comme par exemple à Sor (Saint-Louis) à Fadiouth et Ziguinchor où musulmans et chrétiens cohabitent ensemble pour le repos éternel.

La religion a toujours occupé une place de choix dans les programmes des médias au Sénégal (radios et télévisions et journaux). Les grilles de programmes des chaînes sénégalaises intègrent en général les émissions religieuses, qu'elles soient musulmanes ou chrétiennes.

Les grands événements religieux : le Magal de Touba le Gamou de Tivaouane, le Pèlerinage de Poponguine, sont largement couverts par les médias.

L'utilisation des langues locales dans les émissions religieuses a été une option stratégique qui a permis de capter le maximum d'auditeurs et de téléspectateurs. Beaucoup de Sénégalais se sont imprégnés de leur religion à travers ces émissions.

Aujourd'hui, les émissions religieuses musulmanes et chrétiennes occupent toutes les chaînes et peuplent les grilles des programmes et les prêcheurs sont parmi les animateurs les plus en vue.

Cet intérêt prononcé vers les émissions religieuses est dicté par trois facteurs : l'ouverture des écoles arabes aux jeunes sénégalais musulmans qui, pour certains, de retour de leurs études, choisissent l'enseignement et le prêche comme activité principale ; la situation politico-religieuse au Moyen Orient qui a conduit beaucoup de Sénégalais à s'intéresser à l'islam et à la vie religieuse ; la place de l'islam dans la mondialisation perçue non plus comme espace de dialogue et d'échange mais plutôt comme champ de confrontation et de guerre idéologique.

Mais, ces discours sont-ils bien perçus par les publics ? Utilise-t-on les meilleurs supports et les meilleurs créneaux pour faire passer les messages ? Quel impact ces discours du religieux ont-ils sur les populations ? Ceux à qui ces émissions sont confiées, ont-ils la formation requise pour la diffusion du message ? Maîtrisent-ils les contenus et les modalités de transmission du message de l'émetteur au récepteur ? En somme, sont-ils des personnes averties à défaut d'être des journalistes spécialisés ? La réponse à toutes ces questions nous renvoie à la nécessité de repenser les formats de ces émissions et le profil des hommes qui les animent.

Parler à la radio et à la télévision requiert donc des aptitudes et des compétences particulières. En effet, le métier de journaliste ou d'animateur est sans aucun doute l'un des plus difficiles et des plus exigeants qui soient en raison des nombreuses contraintes liées à la bonne maîtrise des contenus et à la bonne gestion du contenant dans un champ public qui est, par excellence, le domaine de toutes les libertés et de toutes les sensibilités.

Dans le contexte sénégalais marqué par ce qu'on peut appeler une pluralité de chapelles, une telle vérité nous renvoie à la diversité et la pluralité des sources. Dans le discours religieux, c'est plutôt la contradiction des faits relatés qui peut lui faire perdre totalement son caractère sacré. Sur ce terrain, les prêcheurs sénégalais sont encore dans les normes si l'on en juge par la fiabilité de leurs sources et de leurs références. Il faut cependant reconnaître que, parfois, certains Sénégalais sont désorientés et agacés par la manière dont les passages des Livres saints sont relatés, par des prêcheurs qui ne disposent d'aucune compétence pour exercer ce métier ni du point de vue du niveau de base ni du point de vue de la maîtrise des techniques de collecte et de traitement, encore moins des règles éthiques et déontologiques.

Hélas, avec le développement exponentiel des chaînes de radios et télé, le risque est grand de voir ce genre de situations prospérer avec des risques de dérapages préjudiciables à l'harmonie de la Nation. C'est en cela qu'il faut veiller à ce que l'éducation à la vie religieuse réponde davantage aux objectifs que l'État assigne à toutes ses composantes : la paix, la concorde et l'harmonie de la société. À cet égard, il convient de situer les rôles et responsabilités de l'État dans la préservation de

cette harmonie, même si son caractère laïc et équidistant de toutes les confessions lui assigne une mission d'observateur avisé de la vie religieuse et de régulateur. Il va sans dire qu'il doit veiller à tous les équilibres qui fondent la stabilité de la société, notamment la laïcité de l'État et de ses institutions, les droits et devoirs de chacun (homme, femme, enfant) dans la société, la question des minorités et des forces émergentes, celle de l'intégrisme sous toutes ses formes. Au demeurant, il est heureux de constater que le fondamentalisme religieux a des difficultés à s'implanter et à s'incruster dans des espaces déjà bien occupés par les confréries à la fois fortes et bien enracinées fondées sur la pédagogie du symbole. C'est en cela que les messages politico-religieux tels qu'ils sont émis et diffusés sous d'autres cieux ne sont ni acceptés ni tolérés dans les médias sénégalais, même si sur ce point important une vigilance s'impose face à la menace de l'intégrisme international.

Chaque citoyen écoute sa religion dans les médias. Ainsi, les récepteurs cherchent dans les médias ce qui les intéresse en renforçant leurs convictions de départ. Les médias orientent certes l'opinion publique mais en matière de choix, de croyance et de foi, ils changent difficilement le point de vue des gens.

Conclusion

Les croyants sénégalais peuvent-ils asseoir un véritable dialogue sans rien renier de leurs traditions et convictions spécifiques ? Tous doivent être convaincus que c'est le même Dieu qui les interpelle, même s'IL est appréhendé différemment par les uns et par les autres, et tous ont la certitude que Dieu parle aux hommes dans leur histoire, même si les manifestations sont différentes pour les uns et pour les autres. En effet, le dialogue a ses lettres de noblesse dans les deux traditions religieuses. Chrétiens et Musulmans sénégalais auraient beaucoup à se dire au plan des valeurs qui commandent leur engagement au service des hommes et de la cité et devraient penser qu'ils ont beaucoup à se dire dès lors qu'il s'agit de leur expérience religieuse proprement dite, de leur réponse personnelle aux sollicitations divines et des richesses de sainteté humaine qu'ont développées le Christianisme et l'Islam, au cours de l'histoire. Il faut donc que les uns et les autres développent une spiritualité dynamique à travers une ouverture basée sur la recherche permanente de la parole de Dieu, sur le respect des principes de chaque religion.

Cité aujourd'hui parmi l'un des rares pays en Afrique où les différentes confessions religieuses vivent en parfaite harmonie, le Sénégal doit cette particularité et cette différence par le dialogue islamo-chrétien. Une réalité au pays de la « Teranga » considéré comme modèle du genre dans un

monde de plus en plus en proie à des conflits interreligieux. Comme illustration de l'entente entre les deux communautés religieuses, le diplôme décerné par le Pape François Premier pour honorer le Sénégal dans ces œuvres pour la paix entre les chrétiens et les musulmans. La distinction a été remise au ministre conseiller du Président Macky Sall par le Cardinal sénégalais Monseigneur Théodore Adrien Sarr. Quand les fêtes chrétiennes arrivent, les musulmans sont invités à venir y prendre part et vice versa. Un symbole qui magnifie cette union des cœurs.

Les médias sénégalais, de par leur rôle, possèdent un immense potentiel pour promouvoir un véritable dialogue islamo-chrétien. Les journalistes sénégalais doivent organiser des débats critiques sur des problématiques religieuses qui peuvent éclairer la lanterne des adeptes. Par le triptyque « Informer, Éduquer et Distraire », les médias sénégalais dans leurs différentes thématiques, surtout celles relatives à l'éducation, doivent entreprendre davantage pour renforcer la compréhension des deux religions. Autrement dit, l'éducation au dialogue doit créer le rapprochement et diminuer certains malentendus, dans l'utilisation diversifiée des langues nationales et dans le respect des réalités nationales. Tout cela constitue un ensemble de défis pour un véritable dialogue islamo-chrétien au Sénégal.

Le sujet du dialogue interreligieux et surtout islamo-chrétien est à la fois complexe et intéressant, parfois dangereux et inspirant la peur, le refus ou l'indifférence. Cependant, il ne devrait pas se limiter pas seulement à la théorie, il est aussi une réalité vécue pour certains au quotidien, sinon pour d'autres, de temps en temps par des gestes d'affection, de solidarité, de partage, de sympathie, de convivialité qui ont tous leurs lointaines sources dans la tradition et le terroir. Pour le Sénégal, cela est une chance (parenté à plaisanterie).

Toujours est-il que le dialogue islamo-chrétien a forcément des limites quelle que soit la profondeur de son enracinement dans les siècles passés et spécialement dans les premiers siècles de l'islam. Il faut noter que là, le christianisme n'était pas encore guéri des blessures causées par les hérésies des siècles précédents. Et quoi que l'on dise, même si le dialogue de vie est le plus ou mieux en vogue pour ce qui nous concerne, au Sénégal ou ailleurs, le voile ne peut être jeté sur d'autres niveaux du dialogue islamo-chrétien qui, même s'ils sont difficiles à appréhender, valent la peine d'être soulignés ne serait-ce pour la connaissance mutuelle entre musulmans et chrétiens.

Faut-il laisser le débat se coincer au niveau du dialogue intellectuel ou bien se complaire à la douceur et à la simplicité du dialogue de vie au risque de dénaturer l'essence même des vérités de foi de chaque tradition religieuse ? Je crois que l'essentiel est d'éviter de minimiser ou de relativiser la religion de l'autre, et de ne pas faire abstraction de nos différences et de nos ressemblances, mais plutôt de les marquer et d'en tirer ce qui peut faire se mouvoir tous dans la vérité et dans l'honnêteté.